Observations sur une langue bantoue : "le Ngangela"

Autor(en): **Monard, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **49 (1945)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684553

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

OBSERVATIONS SUR UNE LANGUE BANTOUE : « LE NGANGELA »

par A. Monard, Docteur ès-sciences,
Conservateur du Musée d'histoire naturelle, La Chaux-de-Fonds

---

Là-bas, aux bords du lointain Kuvangu, au Sud de l'Angola, un Noir, peau sombre et tête crépue, me regarde. Intelligent et intuitif, il saisit et comprend bien des choses... Il s'étonne souvent des exigences incompréhensibles du Blanc, de ses habitudes ; il rit souvent de le voir ignorer tant de choses qui lui paraissent innées ; il l'admire aussi pour sa richesse, ses machines, ses armes, pour sa prévoyance, son intelligence, son orgueil.

Le Blanc, étranger à cette terre lointaine, cherche aussi à comprendre l'indigène : besogne difficile. Education, mœurs, habitudes sociales, morale, tout diffère ; des milliers de générations les ont fait diverger, les milieux les ont marqués d'empreintes dissemblables ; même les besoins primordiaux, le manger et le boire, se satisfont autrement. Et cependant, si le Blanc veut vivre en paix et en bonne amitié avec les Noirs, s'il veut s'aider de leur concours pour ses travaux — chose nécessaire —, il lui faut chercher à les comprendre, admettre que leur intelligence procède par d'autres voies, que leurs raisons diffèrent, que leurs réactions mentales ne sont pas les nôtres.

Etude psychologique, si l'on veut, mais terrain singulièrement mouvant où peu de choses concordent avec celles apprises et expérimentées cent fois en Europe. Les voies à suivre sont nombreuses : une observation aiguë et bienveillante des réactions de ces Noirs en est une, l'étude de leur langue en est une autre.

Et c'est précisément dans cette intention qu'ont été écrites les lignes qui suivent : ce ne sera ni une méthode, ni une grammaire,

ni un vocabulaire de la langue ngangela [1]), mais de simples observations, des remarques propres à faire saisir un génie qui n'est pas celui de nos langues.

Plus encore : nos langues européennes — du moins celles qui sont les plus usitées — sont en somme assez proches et ont des traits communs : des vocabulaire parents, de mêmes règles fondamentales, des syntaxes voisines. Dans l'enseignement d'une langue étrangère, on insiste surtout sur les différences, si bien que, pour qui n'est pas un linguiste, elles paraissent toujours plus éloignées qu'elles ne le sont en réalité. De prendre contact avec un vocabulaire de tout autre origine, avec une grammaire totalement neuve, est singulièrement évocateur. Ce sont des horizons nouveaux qui vont paraître, des réflexions jamais faites qui vont surgir, des questions inhabituelles qui vont se poser, des portes toujours closes qui vont s'ouvrir. Le cercle de nos expériences s'élargit singulièrement en même temps que s'enrichit l'esprit, tant il est vrai qu'il ne peut s'enrichir que d'apports nouveaux.

* * *

Le ngangela (prononcez donc nga-ng(u)é-la) est une des 270 langues bantoues ; elle est parlée par la tribu des Vangangela [2]) qui, au nombre de 2 à 300.000, habite les bords du fleuve Kuvangu (Kou-va-ngou) ou Cubango, ou Okavango selon les cartes, dans la colonie portugaise de l'Angola. Ce fleuve est un affluent du lac intérieur Ngami, la première découverte géographique de Livingstone.

Cette langue n'a jamais fait l'objet d'une étude. Il en existe une grammaire manuscrite dont j'ai lu le seul exemplaire et de

[1]) Dans l'orthographe des vocables indigènes, les conventions suivantes, admises par les R.R.P.P. de la Mission du Kuvangu, seront observées :

Les lettres conservent toute la valeur phonétique qu'elles ont en français, à l'exception des suivantes :

C et Q qui prêtent à confusion ne seront pas employées.

F, J, R n'existent pas.

G et S auront toujours un son dur : gu et ss.

H sera toujours aspiré.

U se prononcera ou.

W formera diphtongue avec la voyelle suivante : wa = oua ou oi.

Y sert à mouiller la consonne précédente : ty se prononce à peu près comme tch ou tj ; ny comme gn ; ndy comme ndj.

[2]) L'absence de l's n'est pas une faute. Le pluriel est fait à la manière des indigènes par le préfixe *va ;* j'écrirai donc, selon les cas, les *Vangangela,* ou les *Ngangelas* (pluriel à la manière française).

laquelle proviennent beaucoup des remarques qui vont suivre ; elle est due au R.P. Lecomte, un des premiers missionnaires qui aient travaillé dans cette région. Il y a encore un dictionnaire, manuscrit aussi, auquel travaillent depuis des années les R.R.P.P. de la Mission du Kuvangu, quelques petits traités religieux et un manuel de conversation portugais-ngangela écrits par les mêmes pères.

C'est donc une langue uniquement parlée... et cependant elle possède une riche littérature, non écrite, mais traditionnelle, apprise et transmise par cœur depuis des générations : ce sont des contes, des fables, des proverbes. Comme en français, cette langue littéraire, plus archaïque, est plus riche, plus fouillée, plus abondante en formes rares ou savantes que la langue parlée. Car nous ne parlons pas comme nous écrivons : nos phrases sont alors plus courtes, souvent elliptiques, moins recherchées que nos périodes écrites.

Etant seulement parlé, le ngangela évolue rapidement. L'école obligatoire, la multiplication et la diffusion des imprimés, la quasi disparition des analphabètes exercent une action retardatrice sur l'évolution d'une langue. Voyez à cet égard comme le français s'est transformé rapidement au Moyen-âge, avant l'invention de l'imprimerie, et comment il s'est fixé depuis lors, si bien que la langue du XVIIe siècle nous est accessible directement.

Le ngangela présente aussi des dialectes locaux. Les Ngangelas du Nord ne parlent pas comme ceux du Sud et les Vambuella (sans S) du Sud, tribu apparentée aux Vangangela, parlent une langue qui, d'après le R. P. Bourqui, serait plus archaïque que celle du Kuvangu.

* * *

A l'entendre, cette langue frappe par sa fluidité sa douceur, sa prestesse : un peu comme l'italien aux oreilles d'un Schwytzertütsch. De loin déjà, et sans saisir les mots, on situe un Kuanyama ou un Mbundu — les tribus qui voisinent dans ce centre Sud de l'Angola. La langue des premiers est toujours haut posée et sa prononciation comme dentale ; celle des seconds abonde en sons nasaux ; vif, souple et leste, le ngangela chante à l'oreille.

Il ne contient du reste aucun son particulier ne figurant pas en français, à l'exception d'un Z très doux qui se prononce en étalant la langue entre les dents, un peu comme le TH anglais.

Les voyelles, toujours ouvertes, sont : a, é, ê, i, o (mais pas ô), ou ; pas de nasales in, on, un, mais plusieurs diphtongues wa, wé, wi (oua, oué, oui).

Les consonnes sont les mêmes qu'en français. Toutefois b et p ne sont jamais purs et s'appuient sur un m : mb, mp. Le g, toujours dur, s'appuie sur un n : ng ; souvent aussi le t, nt. Les consonnes mouillées abondent ; nous les ferons suivre d'un y. Enfin pas de f, j et r.

Tandis qu'en français nous avons plusieurs formes d'articulations, que nous pouvons prononcer aussi facilement AR que RA, qu'un son comme ABLE n'offre aucune difficulté, il n'en est pas de même en ngangela. Il n'y a guère qu'une forme de syllabe (exception faite des voyelles isolées) : une consonne, une voyelle. la, le, li, lo, lu mais pas al, el, il, ol, ul. En tout, on compte 240 diphtongues au lieu de l'énorme série non recensée du français. En quelques semaines un jeune Ngangela apprend à les connaître et sait lire sa langue.

Les Noirs, à cause de cela, ne pouvaient prononcer mon nom correctement. *Mo* allait, *na* aussi (*Mona* est un de leurs mots, le fils) ; mais le r final, imprononçable pour eux, offrait une double difficulté : d'abord parce que ce son est étranger à leur langue, et ensuite parce qu'il résonne seul à la fin d'un mot. La difficulté était tournée ainsi : *Monalé,* ou parfois *Monaré* (avec un son intermédiaire entre le L et le R). Mon titre de Docteur qu'ils ont entendu leur offrait trois écueils : le C de la première syllabe, car il est terminal, le eu qui n'existe pas dans leur langue, le R final. Résultat : *dotté* ou *dotteu* pour quelques-uns, les mieux doués, *dottolo* pour les autres.

Ils m'ont entendu plusieurs fois appeler le R. P. Bourqui, un Suisse établi à la tête de la Mission du Kuvangu, par les mots « Mon Père ». Avec leur instinct d'imitation, ils ont cherché à imiter le vocable ; résultat : *Upélu,* qui fut mon surnom [1]).

Le nom du P. Bourqui est pour eux plus facile, à l'exception du R prohibitif. Il devient dans leur bouche un *Boulouqui,* dont la syllabe du milieu est prononcée si vite et si bas qu'elle imite de façon comique un R et qu'il faut tendre l'oreille pour saisir l'émission vraie.

Mêmes difficultés pour le portugais que beaucoup ont appris, et où cependant existent moins de traquenards qu'en français. Ainsi le mot sal (sel) devient salé, ou saré (avec un son intermédiaire entre le L et le R, comme en espagnol le B et le V). La plus jolie transformation que je connaisse est leur mot *lilachola* ou *lilaçola,* le drap de lit. L'objet n'existant pas chez eux ne peut avoir de

[1]) Il y a une autre interprétation de ce surnom : il viendrait de ce que je demandais aux Noirs à acheter des peaux, « peles » en portugais.

vrai mot indigène ; aussi l'ont-ils forgé du mot portugais *linçoes* (prononcer à peu près *linçoich*), mot qui a la même origine, *linteolum*, sinon la même signification que notre mot *linceul*. *Lin*, imprononçable (à cause de la nasale IN), est devenu *li* (qui est en même temps un de leurs préfixes les plus usuels) ; *la* est un redoublement euphonique de la même articulation ; *çoes*, imprononçable, est devenu *chola*, et voici le mot dans leur bouche, *lilachola*, coulant et rapide, tout à fait à la mode ngangela [1]).

* * *

En ngangela, pas d'articles, pas de genres, et par conséquent pas de règles pour mettre un nom au féminin. Si l'on réfléchit à la complication qu'entraînent dans nos langues les articles et les deux ou trois genres, on appréciera cette simplification. Bien plus, on se demandera si articles et genres ne sont pas des inutilités. Le genre notamment : rien, mais rien de logique dans l'attribution du genre en français ; pas même le sexe n'est déterminant ; car si, en fait, la plupart des noms désignant des êtres masculins sont de ce genre, il y a des exceptions : une recrue, une sentinelle. Vous êtes tout à fait d'accord avec la grammaire en écrivant à un jeune homme en train de faire son instruction militaire « Ma chère recrue ». Et je ne parle pas des énormités suivantes : une cigogne mâle, un cygne femelle.

* * *

Mais il y a un élément qui en ngangela remplace les genres. Ce sont les *préfixes* (je souligne, car les préfixes vont jouer dans toute l'architecture de la langue un rôle primordial). Le mot, en ngangela, est formé d'une racine toujours invariable à laquelle se soude un préfixe toujours variable. Il ne faut pas les comparer à nos préfixes qui modifient le sens de la racine (exemple : *voir, prévoir)* ; ils sont chargés de tout autre besogne. Ils marquent l'accord grammatical des mots, font l'office de prépositions, servent de ciment liant les mots d'une même phrase.

Ainsi : *ntu*, racine du mot homme.
Mu, préfixe caractéristique des êtres humains.
Muntu, l'homme.
Nti, racine du mot arbre.
Mu, préfixe des noms d'arbre.
Munti, l'arbre.

[1]) ou aussi : *lin*, devenu *la* ; *çois* évolué en *chola* ou *çola* ; *li*, simple préfixe.

Nanga, racine du mot étoffe.
I, préfixe.
Inanga, l'étoffe, le pagne.

Il y a ainsi toute une série de ces préfixes : les uns ne se mettent que devant les noms d'êtres humains *(mu) ;* d'autres devant les noms de fleuves *(ku),* devant les verbes *(ku),* devant les noms d'arbres *(mu),* devant les diminutifs *(ka),* les augmentatifs *(ma).* Beaucoup sont indifférents, comme *tyi,* souvent péjoratif, *i, lu, li, vu, u.*

L'on comprendra ainsi la structure des mots suivants (où le préfixe est séparé de la racine par un tiret) :

mu-ntu : l'homme.
i-mpuevo : la femme.
ka-niké : le garçon.
mu-humbé : la fille.
mu-twé : la tête.
ka-tali : le chien.
(i)-ngombé : le bœuf.
i-ndyivo : la maison.
li-wé : la pierre.
ku-landa : acheter.
wa-tumbala : joli.
Ku-néné, nom propre de fleuve.

Ajoutons encore que certains préfixes sont à peine prononcés et comme sous-entendus ; c'est surtout le cas pour le *i.* Ainsi le mot : *ingombé,* le bœuf, résonne ordinairement comme *ngombé.*

* * *

Les remarques suivantes, sur le vocabulaire et les concepts, sont très propres à faire saisir les mentalités différentes des Noirs et des Blancs.

1. Les Vangangela ont un vocabulaire de mots concrets d'une richesse inouïe. L'un des Pères me disait que notre verbe *ouvrir* se traduit chez eux par 18 vocables, car *ouvrir la bouche* et *ouvrir une porte* se marquent par deux verbes différents. Une vingtaine de mots désignent les espèces de fourmis ; les plantes et les animaux sont tous nommés, et l'un de nos boys, promu chasseur d'oiseaux, connaissait au moins deux cents noms d'oiseaux.

2. Par contre, peu de mots abstraits : cela correspond bien à la mentalité du Noir qui vit essentiellement dans le concret ; il ne

faut pas oublier que la vie matérielle est dure pour eux et que les préoccupations du manger sont constantes pour des êtres qui vivent au jour le jour. Il y en a cependant :

mana : l'intelligence,
tyipango : la volonté,
tyili : la vérité,
visaki : le mensonge.

Les adjectifs, qui abstraient une qualité de son support, sont rares et même peut-être n'en sont pas de véritables : car *watumbala* signifie plutôt *une chose belle,* sans abstraction, que *beau.*

C'est ainsi qu'il n'existe que trois adjectifs pour les couleurs : *tyitoka,* blanc ; *tyisivala,* noir ; *tyivenga,* rouge. Le bleu, pour eux, est noir ; le vert est comme la couleur des feuilles.

3. Beaucoup de concepts qui, en français, s'expriment par des vocables différents, étant eux-mêmes dans notre esprit nettement différenciés, sont confondus dans leur langage. Ainsi *beau* et *neuf* se traduisent ordinairement par le même mot *watumbala.* (Cependans ils possèdent le vocable *tyatyihia* pour neuf).

D'autres traduisent des confusions de sensations amusantes : sur la peau nue, toute mouillure produit une sensation de froid ; alors *mouillé* et *froid* s'indiquent de la même manière par *kutontola.* Une blessure, lorsqu'elle est guérie, devient sèche : aussi un Noir répondra-t-il à la question : Es-tu guéri ? par cette réponse : C'est tout sec. Un autre qui grelottait au froid de la nuit me confie : Je suis tout sec de froid.

Science, savoir, intelligence se traduisent tous par *mana.* A remarquer que chez nous la même confusion est fréquemment faite dans certains milieux : toute personne savante sera nécessairement intelligente et vice-versa. Il faut la finesse que donne l'habitude de l'analyse pour comprendre que ce n'est, hélas, pas toujours le cas.

Le contraire existe aussi : j'ai cité tout à l'heure le verbe ouvrir et ses 18 traductions ; je n'y reviens pas.

4. Ces indigènes ont des mots pour désigner des choses que nous n'avons jamais songé à nommer. Un de nos garçons me confie un jour que Makavela (un de ses camarades) était un... (je n'ai malheureusement pas noté le terme). Renseignements pris, cela signifiait qu'il était né, non pas normalement en sortant la tête la première, mais en sortant tout d'abord un bras. J'ignore si nos médecins ont un vocable savant, tiré du grec, pour désigner ces cas ; mais je sais qu'en français rien de pareil n'existe et qu'on

n'a jamais eu l'idée de forger un mot pour en affubler ces infortunés.

5. Ils ont un terme qui signifie « machin, chose », et l'emploient comme nous quand le mot propre ne vient pas tout de suite ; c'est *tyimantu*. Je me souviens de la digne réponse que me fit un domestique quand je lui dis un jour « *neha tyimantu* » (apporte-moi le machin) : « Comment veux-tu que je sache de quoi il s'agit ; tu as tant de choses ici ».

6. Les mots *acheter* et *vendre* sont traduits par le même vocable : *kulanda*. Et j'ai entendu une fois un Noir me confier (en portugais) qu'il allait acheter de l'argent avec son maïs. Il s'agit ici de l'antique mode de commerce, le troc. Primitivement toute marchandise était échangée contre une autre ; peu à peu des marchandises conventionnelles, l'or, l'argent et leurs représentations en papier, se sont substituées aux marchandises concrètes. Alors seulement les mot *acheter* et *vendre* ont pris leur signification ; mais pour qui envisage le cas primitif, la valeur de ces deux mots est parfaitement égale.

7. Dans beaucoup de mots on observe un curieux redoublement de syllabes. Je ne saisis pas la signification de ce fait, qui n'existe pas dans nos langues européennes ; est-ce simplement un jeu antique où l'homme, fier d'avoir découvert un son nouveau, prend plaisir à le répéter ? On constate du reste le même redoublement dans le langage enfantin : *coco, moumou,* et nos mots *papa* et *maman* (qui existent dans toutes les langues, *tata* et *nana* en ngangela) en sont un bon exemple. Quelle qu'en soit la signification, ces mots abondent dans la langue ngangela : *kampukupuku,* la chauve-souris ; *kutata,* attendre ; *tyipalapapa,* la facette.

8. Nous avons, en français, des jeux de langue, où nous prenons plaisir à certaines résonances comiques, ou difficiles à articuler : « Fritz Pfister fils, fruits crus, fruits cuits ; — car Didon dîna, dit-on, du dos d'un dodu dindon ». Ils en ont aussi, où ils recherchent surtout la rapidité et le comique de l'articulation : *likundé lyalipalapapa tyélu kotyalipalapapélé* (le haricot a des facettes, l'arachide n'en a pas).

9. Nous avons vu que les adjectifs étaient rares ; souvent on leur substitue des formes substantives d'une vigueur et d'une beauté remarquables. Nous disons : *tu es menteur,* ou *tu mens.* Eux disent : *uli visaki, tu es mensonge.* Un de nos Noirs à qui je reprochais ce défaut ne manquait pas de répondre, ajoutant un nouveau

fleuron à la couronne de ses mensonges : *Ndyili tyili,* c'est-à-dire : *je suis vérité.*

10. L'onomatopée est fréquente, surtout pour les noms d'oiseaux qui rappellent leur chant. Ainsi :

tyimpolyo : le bulbul tricolore, dont l'appel est imité par son nom.

mongwayi : rappelle exactement le cri de trompette de la Grue couronnée.

vingenégené : vous avez reconnu cet insecte à son nom : les moustiques.

ndzindzi : la mouche.

11. Ils connaissent les trois personnes du verbe : *angé,* je me, moi, mon, mien ; *ové,* tu, te, toi, ton, tien ; *endi,* il, elle, son, sien ; *etu,* nous, notre, nôtre ; *eni,* vous, votre, vôtre ; *avo,* ils, elles, eux, leur. Chose étrange, deux noms au moins, *père* et *mère,* sont astreints aux personnes du verbe :

tata, mon père	*nana,* ma mère
iso, ton père	*noko,* ta mère
isé, son père	*ina,* sa mère

12. Ils ont deux vocables pour *Non,* l'un doux de sens, exprimant plutôt le doute que la négation, l'autre énergique et irrévocable : *ambé* et *talala.* Ils renforcent encore ce dernier par la particule du mouvement : *talalako* qui est le non suprême. Par contre il y a un seul *Oui,* qui n'est pas beau et leur donne un air stupide : *êê,* comme un bêlement de chèvre.

13. Ils ont une particule interrogative, un vrai « ? » parlé. C'est *ndi* que l'on met à la fin de chaque interrogation :

Uli kuindya ndi, vas-tu bientôt venir ?

Notons que le langage populaire use de pareilles particules, admises ou non dans le langage classique et souvent considérées comme fautes. Je pense ici au *Qué* ou *Qué toi* des Neuchâtelois ; le *Hein,* vulgaire, ou le *n'est-ce pas,* distingué, sont de même farine.

14. Le français est une belle langue, certes. Il contient cependant des expression qui sonnent mal. Voyez notre : *Qu'est-ce que ?* ou *qu'est-ce qu'il y a.* Combien plus jolie et plus légère est l'expression correspondante en ngangela : *vika ?* Je l'ai même souvent employée à mon retour en Suisse, et mes intimes avaient fini par en savoir la signification.

15. Ils ont des particules de mouvement. Ainsi *Ho* indique le repos, *Ko* indique un déplacement, *Mo* indique un mouvement qui consiste à introduire une chose dans une autre : *Haka mo*, mets là-dedans.

16. Certains de leurs noms propres offrent une curieuse particularité. Ils ne se donnent qu'à l'aîné, au deuxième, au troisième fils, etc. La même coutume se retrouve dans certaines tribus de Guinée, chez les Papels notamment. Ainsi le nom de :

Ndala, ne se donne qu'à l'aîné des fils,
Kambinda, ne se donne qu'au deuxième fils,
Tyamba, ne se donne qu'au troisième fils,
Kasanga, ne se donne qu'au quatrième fils,
Kativa, ne se donne qu'au cadet ;

mais il peut encore survenir un fils après *Kativa ;* on l'appellera *Ndakativa* ou *Tyikativa* (le préfixe *tyi* étant plus ou moins péjoratif).

Chez les filles, même histoire :

Intumbo, la première fille,
Mutango, la deuxième,
Kakuhu, la troisième,
Mbakakuhu, la quatrième,
Kasongo, la cadette.

Notons que ces mots ne sont nullement obligatoires. Un aîné peut s'appeler tout autrement que *Ndala.* Mais tout *Ndala* est un aîné.

Les jumeaux sont d'ordinaire nommés *Tyilunda* et *Muntomba* s'ils sont garçons, et *Tyikulu* et *Katavu* si ce sont des filles. Enfin si l'un est garçon et l'autre fille, on les appellera presque toujours : *Ntyamba* (l'éléphant) pour le premier et *Ngevé* (l'hippopotame) pour la seconde.

17. Ils possèdent tout un formulaire de politesses traditionnelles. C'est le maître de la maison qui commence :

L'hôte : *Mbotu* ou *Mbamba.*
Le visiteur : *Kalunga.*
L'hôte : *Kulimona ndi.* (Tu viens me voir.)
Le visiteur : *Mwamungulu ndi ?* (Te portes-tu bien ?), etc.

Après ces préliminaires, marque d'une bonne éducation, la conversation peut commencer.

En prenant congé, on dit : *Mbamba ;* en se levant pour partir, le visiteur dit : *Ndyinahiti* (j'ai passé), ou *Ndyilikuya* (je m'en vais), à quoi l'on répond : *Mbamba* ou *Kalunga.*

18. Un mot sur la salutation courante et sa réponse : *mbotu* ou *mboétu* est une contraction qui, d'après le P. Keiling, signifie *mba kuli etu, la paix soit avec nous* [1]). La réponse est *Kalunga (Dieu),* ellipse pour *Dieu le permette,* magnifique et antique formule.

Remarquons encore que ces politesses diffèrent pour les femmes [2]).

19. L'articulation si uniforme de leurs syllabes (consonne-voyelle) est cause de nombreux paronymes. Mais les Noirs n'ont aucun sens du calembour et de l'à peu près qui font rire tant de gens. Bien plus, ils ne comprennent pas le Blanc si, se trompant, il emploie un mot à la place d'un autre, si peu différents qu'ils soient. Ainsi je dis un jour à l'un de nos garçons qu'il avait engraissé à notre service, et j'emploie par erreur le mot *Kuhindula* au lieu du vocable correct *Kuhindala.* Sans se douter le moins du monde de ce que je voulais dire, il me répond dignement que n'ayant jamais passé par la mort, il ne pouvait être ressuscité. (*Kuhindula* = ressusciter, *Kuhindala* = être gras.)

20. La langue abonde en explétifs, en mots de remplissage : jeux où s'amuse la parole, lubréfiant qui fait couler plus rapidement les mots, moments d'attente pour la pensée. Nous n'en employons guère en français : nous ajoutons tout au plus des « alors, donc », etc. ; cependant le langage populaire en est plus riche.

Ainsi : *tyo,* qui ne signifie rien et se met partout.

Ewa, mba, mbé, marquent la surprise et sont plutôt interjections.

Honi, mot de remplissage pour appuyer.

Véné, avec le sens de « en vérité ».

21. Pour terminer ces remarques, trois anecdotes :

« Au temps de la pacification, la petite armée portugaise avait amené avec elle un canon. On en fit la démonstration à la foule des Noirs accourue pour contempler les soldats et le représentant du *Moéné Putu* (roi du Portugal). Les Noirs enthousiasmés par la détonation s'écrièrent unanimement : *Vindélé vikola, vindélé vikola.* (Que les Blancs sont puissants.) Le capitaine qui commandait la

[1]) Autres interprétations : 1° *Mbokwétu* ou *Mbakwétu :* bonjour aux amis (du mot *vakwetu,* les amis). 2° *Mbongwetu* ou *Mbangwetu :* bonjour, disons-nous. La réponse *Kalunga* est aussi suivie de la même formule.

[2]) Selon les endroits, la salutation des femmes est : *Kohwetu, Lyepe* ou *Yayamo ;* les réponses sont : *Ndandi, Nda, Ewa.*

compagnie, entendant ce mot *vikola,* comprit *escola* (mot portugais pour école) et crut que les Noirs lui demandaient une école. Aussi envoya-t-il plus tard un instituteur portugais au pays ngangela... ; inutile de dire que la classe resta déplorablement vide ».

« Deux Allemands firent vers 1925 un voyage en Angola du centre. Ils écrivirent un livre sur leurs aventures et le firent suivre d'un vocabulaire des principales langues indigènes, dont le ngangela. Je le montrai un jour au R. P. Bunel qui bientôt s'esclaffa. Beaucoup de mots étaient corrects, sans doute ; mais survint le verbe « *porter* ». Les braves Noirs, interrogés, crurent à une nouvelle corvée qu'on voulait leur imposer et répondirent d'un commun accord : *Tu tyi lyé, nous voulons manger tout d'abord,* et cette réponse figure comme traduction du verbe *porter !* Bien plus, un peu plus loin, traduction du verbe *travailler : Tutyilye.* Et ainsi de suite : *couper du bois : Tutyilyé ; laver le linge : Tutyilyé.* Si les Noirs ne nous comprennent pas toujours, il s'en faut de beaucoup que nous les comprenions davantage ».

« Un missionnaire, des premières cohortes, arrive dans une tribu du Sud, encore non touchée par l'évangélisation. La première besogne consiste naturellement à apprendre la langue. Le brave missionnaire a surtout besoin d'un vocable exprimant la notion de Dieu. On l'entend poser ses questions : un Etre infiniment puissant, présent partout, ayant créé le monde. Et les Noirs, non moins sincères, de lui répondre par un certain nom. Le missionnaire s'en va donc prêchant, exhortant, traduisant, enseignant au nom du Dieu qu'on lui avait donné.... jusqu'au moment où un vieil indigène employa, en sa présence, un tout autre mot. Le missionnaire s'étonne et l'indigène de lui dire : « Celui au nom de qui tu enseignes n'est pas le Dieu créateur ; c'est le diable. » — On sait que, pour les Noirs, existe bien un Dieu tout puissant ; mais il est inutile de l'implorer, justement parce qu'Il est bienveillant ; il faut réserver son culte aux puissances mauvaises et tâcher de détourner leurs coups.

* * *

Le pluriel. Dans nos langues européennes, le pluriel se marque toujours à la fin des mots, par une modification soit seulement écrite, soit sonore : *un enfant, des enfants ; un cheval, des chevaux ; die Frau, die Frauen ; the friend, the friends ; a casa, as casas,* etc.

En Ngangela et, je crois, dans toutes les langues bantoues, c'est le préfixe qui, changeant, marque le pluriel. Exemple : *muntu,*

l'homme ; *vantu,* les hommes. Voici, du reste, un tableau des préfixes usités et de leurs formes plurielles :

Singulier	*Pluriel*
mu	*va* [1]) (pour les humains)
mu	*mi* (pour les choses)
tyi	*vi*
i, n, m, lu	*zi*
li, lu, vu, u	*ma*
ka	*tu*

et quelques exemples pour bien montrer ce mécanisme :

mukuluntu, l'adulte	*vakuluntu,* les adultes
muti, l'arbre	*miti,* les arbres
tyindélé, le Blanc	*vindélé,* les Blancs
inanga, le pagne	*zinanga,* les pagnes
lilundu, le chien sauvage	*malundu,* les chiens sauvages
katali, le chien	*tutali,* les chiens
Kangangela, le Ngangela	*Vangangela,* les Ngangelas

Remarquons qu'à nos yeux et à nos oreilles d'Européens, habitués à rechercher instinctivement la racine et le sens d'un mot au commencement de ce mot et à considérer la ou les lettres finales comme de simples signes grammaticaux, la physionomie d'un vocable ngangela passé au pluriel est très changée. Elle le sera encore plus si le mot est court et peut subir un diminutif ou un augmentatif. Ainsi les mots suivants :

tyiti, kati, viti, tuti, mati

paraissent pour nous tous différents. Et cependant, ce qui leur donne leur sens est, non pas la première syllabe, simple préfixe, mais bien la seconde, la racine. En fait ces mots signifient :

le bâton, le bâtonnet, les bâtons, les bâtonnets, le tas de bâtons.

* * *

Les *noms de nombre.* Ils vont nous renseigner sur les facultés arithmétiques de nos Vangangela. En effet, si une langue ne possède des noms de nombre que jusqu'à 5 (comme, paraît-il, les Australiens et les Bushmen), c'est que l'indigène qui la parle est incapable de compter au delà et qu'il se trouve tout au bas de l'échelle

[1]) Les langues bantoues de l'Est mettent ici un *ba :* Ronga, Baronga. Le mot Bantou est le pluriel de la racine *ntu : ba-ntu,* devenu, en ethnologie, nom collectif de toute une famille de tribus.

des facultés arithmétiques. Dans la langue qui nous occupe, la série va jusqu'à dix mille au moins et suffit donc amplement aux besoins de la pratique. Les nombres supérieurs ne sont guère accessibles que sur le papier et ne s'obtiennent d'habitude que par le calcul écrit. La base de numération est comme chez nous le nombre dix, donné par le nombre des doigts (Petite remarque en passant : quand nous comptons sur nos doigts, nous commençons par le pouce ; les Noirs commencent par le petit doigt.)

1	*mosi* ou *umo*	6	*pandu*
2	*vali*	7	*panduvali*
3	*tatu*	8	*tyinana*
4	*wuana*	9	*tyiéla*
5	*tanu*	10	*likumi*

(au pluriel, selon la règle des préfixes : *makumi.)*

20 *makumi avali* (c'est-à-dire dix × deux).
30 *makumi atatu* (c'est-à-dire dix × trois).
40 *makumi awuana* (c'est-à-dire dix × quatre), etc., régulièrement jusqu'à 90.

Les nombres intermédiaires se forment comme chez nous :
23 *makumi vali ko vitatu,* dix × deux et trois.
75 *makumi panduvali ko vitanu,* dix × sept et cinq.
Pour 100 un autre mot intervient : *tyita,* au pluriel *vita.*
200 *vita vivali.*
1000 est pour eux dix fois cent : *likumi lya vita.* Ainsi de suite jusqu'à 10.000, qui est 100 fois 100 : *vita lya vita.*

Le système, voyez-le, est parfaitement logique. Il suffirait d'un mot signifiant 10.000 pour qu'il se continue jusqu'au million. Du reste, nous le répétons, il suffit parfaitement pour l'usage pratique. Il est même plus logique que notre numération : soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix sont des illogismes verbaux.

Ce qui, par contre, est très différent, c'est l'usage de ces nombres. Dans toutes nos langues européennes on place le nom de nombre *devant* le nom, et il n'y a aucun accord. En ngangela, on dit : hommes dix, *vantu likumi,* et les règles des préfixes (dont nous donnerons un aperçu plus bas) jouent. Si l'on veut dire 11 fusils, cela devient assez compliqués :

likumi	*lyamata*	*ko*	*vuta*	*vumo*
dix	fusils	avec	fusil	un

Cette expression s'explique comme suit :

Likumi est simple : c'est le nombre 10 inchangé.
Mata est le pluriel du mot *vuta,* le fusil (voir plus haut).

Ko ou *na :* avec.

Vuta : le fusil ; racine *ta,* préfixe *vu.*

Vumo, le nombre 1 précédé d'un *V,* imposé par le mot *vuta.*

Car ici nous touchons à la syntaxe si curieuse des langues bantoues où rien de ce qui nous est familier ne se retrouvera.

* * *

Le *verbe.* A lire le parler « petit-nègre » qui figure dans les romans exotiques et les récits des colons, on pourrait croire qu'il n'en existe qu'une seule forme, l'infinitif : *Toi couper maïs à moi pour moi pouvoir manger ça.* Quelle erreur ! Le verbe en ngangela est quelque chose d'infiniment compliqué, avec des formes si nombreuses et si subtiles que la conjugaison complète d'un verbe aligne peut-être deux ou trois cents désinences diverses. Beaucoup d'entre elles sont des formes rares qui n'apparaissent que dans la langue de cette littérature orale (contes et proverbes), dont j'ai déjà parlé et la rendent plus nuancée que la langue journalière. De même chez nous : quelle est la domestique qui comprendra : *J'aimerais que vous cirassiez mes brodequins ?*

Il y a notamment des temps et des modes nombreux, plus qu'en français et plus qu'en portugais (qui en compte quelques-uns de plus que notre langue) : un présent, un parfait, un futur, un plus-que-parfait, un prétérit, un passé récent (trois jours), un passé ancien (au delà de trois jours). J'attire l'attention sur ces deux derniers temps, d'une valeur absolue et non relative à quelque autre événement, comme nos temps européens.

Voici du reste quelques exemples : racine *handeka,* parler.

kuhandeka, infinitif, parler *ku* + *handeka,*

ndyilikuhandeka, je parle : auxiliaire être + infinitif,

ndyihandeka, je parlerai : préfixe I + racine,

ndyinahandeka : j'ai parlé : préfixe II + racine,

ndyiahandeka, je parlai : préfixe III + racine,

ndyinakahandeka, j'ai parlé (passé valable trois jours en arrière) parfait + préfixe *ka,* etc.

Ces préfixe I, II, III correspondent un peu à nos terminaisons des trois personnes du verbe, singulier et pluriel : *e, es, e, ons, ez, ent.* Les voici employés dans la conjugaison du verbe être, *kuli.*

I	*II*	*III*
ndyili, je suis	*ndyina*	*ndyia*
uli, tu es	*una*	*ua*
ali, il est	*na*	*aa*

tuli, nous sommes	*tuna*	*tua*
muli, vous êtes	*muna*	*mua*
vali, ils sont	*vana*	*va*

Nous avons en français et dans les langues européennes cinq modes : indicatif, conditionnel, impératif, subjonctif, infinitif et participe. En ngangela, ils existent aussi, formés par l'infinie combinaison de leurs préfixes. Mais en plus il y a :

un mode exprimant l'habitude avec le préfixe *ndyé : ndyékuhandeka,* je parle habituellement,
un mode relatif,
un mode interrogatif,
tous avec leurs temps.

Ajoutons encore que la forme négative s'exprime par un nouveau préfixe ajouté aux autres : *ko.*

ndyili, je suis *kondyili, je ne suis pas.*

Et l'on en saura assez pour comprendre la complexité d'une de ces conjugaisons.

Pourra-t-on soutenir après cela que l'esprit des Noirs est tout d'une pièce, grossier instrument incapable de distinctions subtiles ? Si leurs verbes abondent en formes variées, c'est bien que leur esprit est capable d'analyse et de nuances. Nous exprimons dans nos langues ces subtilités et ces distinctions par des circonlocutions, des appositions au verbe : eux les expriment par un arsenal plus complet de formes verbales, qu'ils font entrer dans le cadre élargi de leurs conjugaisons.

* * *

La syntaxe. Ici, nous nous écartons résolument de nos habitudes. L'ordre des concepts dans la phrase, la façon de mettre les mots en relation, de les accorder, tout change ; c'est ici que les préfixes vont jouer un rôle de tout premier plan, et sans aucune analogie avec nos langues. Ce rôle est si particulier aux langues bantoues, si original, qu'on les désigne sous le nom de *langues agglutinantes à préfixes.*

La règle primordiale, unique, mais avec de multiples variantes, est celle-ci : le nom sujet de la phrase impose son préfixe à tous les mots de celle-ci. Ainsi :

tyiti, bâton ; *tumbala,* beau ;
tyiti tyatumbala, le beau bâton ;
viti viatumbala, les beaux bâtons.

Il est vrai que le préfixe, en passant aux mots suivants, peut

changer de forme selon certaines règles accessoires. Ainsi *mu,* s'imposant, se transforme en *ua* ou *u* selon les cas. En outre, les contractions particulières abondent. Mais nous ne pénétrons pas plus avant dans le problème, car il ne s'agit ici que de faire comprendre une mécanique verbale différente des nôtres. Et l'essentiel du mécanisme est contenu dans la règle précédente, dont voici un exemple :

Viti evi viangé vivali viyé viatumbala via mundyivo vialinga via ngotyio.

Le préfixe pluriel *Vi,* du mot sujet (*viti,* les bâtons), s'impose à tous les mots, donnant à la phrase une unité compacte en même temps qu'une fluidité sonore incomparable.

La traduction mot à mot donne ceci :

Pieux ces miens deux beaux de maison sont devenus de rien.

Traduction en langue plus française :

Ces deux beaux pieux de la maison se sont pourris.

Cette curieuse syntaxe est bien visible dans le petit conte suivant, traduit d'abord mot à mot, puis rendu librement.

Linoka na muntu

(Le) Serpent et (l')homme

Muntu	*atina*	*linoka ;*	*linoka*	*tyo*	*litina*
L'homme	fuira	le serpent ;	le serpent	aussi	fuira
muntu.	*Ou*	*lyova*	*linamukwata ;*	*ou*	*tyo*
l'homme	Celui-ci	la peur	l'a saisi ;	celui-ci	aussi
linamukwata	*lyova.*	*Ou*	*nguendi :*	*« Ali*	*kundyitsuma*
l'a saisi	la peur.	Celui-ci	dit :	« Il est	mordre
mana	*ndyitiné.*	*Linoka*	*tyo*	*ngwendi :*	*« Imba*
attends	(que) je fuie.	Le serpent	aussi	dit :	« Si
ndyimana,	*muntu*	*ali*	*kundyitsiha »*	*Ou*	*linoka*
je demeurerai	l'homme	est	me tuer. »	Celui-ci	le serpent
tyo	*ali*	*kukovela*	*ku tyina ;*	*Ou*	*muntu*
donc	il est	entrer	à (son trou) ;	celui-ci	l'homme
tyo	*ali*	*kuya*	*kwiombo.*		
donc	il est	aller	au village.		

Un homme, partant en voyage, rencontra un serpent. Il en eut peur, car sa morsure est mortelle, fit demi-tour et revint en courant dans son village. De son côté, le serpent eut peur de l'homme, armé de son arc, fit aussi demi-tour et rentra dans son trou.

Ainsi l'homme fuit le serpent, et le serpent fuit l'homme.

* * *

En voilà, je pense, assez pour comprendre ce qu'est une langue d'un mécanisme nouveau. L'intelligence des Noirs procédant par d'autres voies que les nôtres, leur langage procède aussi autrement et révèle d'autres procédés mentaux.

Cette langue peut être comparée à un engrenage, simple ou compliqué. Quand la première roue tourne, elle ne peut faire autre chose, par l'engrènement des dents, que d'entraîner la deuxième ; et celle-ci entraîne la troisième, et ainsi de suite. Il en est de même en ngangela. La première roue, l'entraîneuse, est le nom sujet, les dents en sont les préfixes ; elle va faire tourner toutes les autres à sa vitesse propre. Le nom sujet est le chef de la phrase ; tous les autres éléments, même le verbe, sont considérés comme des appositions, compléments et déterminatifs, qui en complètent le sens et en portent le signe, c'est-à-dire le préfixe.

Système, on le voit, curieux et fort différent du nôtre, tant par sa logique que par sa construction. Et cependant il est capable de tout exprimer par des phrases basses ou sonores, douces ou énergiques, dures ou tendres, claires et nettes ou volontairement équivoques, par des proverbes dont la richesse en sens et en langue étonne et ravit, par des contes pleins de fraîcheur et d'imprévu.

Si une telle langue est peu répandue, si elle n'a nulle chance de supplanter les autres langues bantoues, comme l'a fait le *suahéli* dans l'Est africain, si même le *mbundu,* langue de la tribu voisine, est plus importante économiquement, c'est que le peuple ngangela, agriculteur et non guerrier, quelque peu indolent et passif, pauvre et sans influence, n'exerce pas une grande action dans l'Angola. Ce sont donc des raisons politiques qui font de cette langue une langue mineure, non des raisons intrinsèques ou linguistiques [1]).

[1]) Je remercie en terminant le R. P. Bourqui, supérieur de la Mission du Kuvangu, actuellement à Fribourg, pour les suggestions et les corrections qu'il a apportées à cet article.